

Remerciements

Nous souhaitons, avant toute chose, rendre grâce au Tout-Puissant, dont la bienveillance nous a conféré la patience, le courage et la détermination indispensables à la concrétisation de ce travail.

Nos remerciements les plus sincères et les plus appuyés sont destinés à notre encadrant, Monsieur Hamdi Mehdi. Son encadrement éclairé, sa disponibilité inconditionnelle, sa patience exemplaire, ses précieux conseils et son soutien constant ont été des piliers fondamentaux dans l'élaboration de ce mémoire.

Nous exprimons également notre profonde reconnaissance à l'ensemble de nos enseignants du département de français, dont l'expertise et les orientations pédagogiques ont jalonné et enrichi notre parcours universitaire durant ces six années.

Nos remerciements chaleureux s'adressent également à Monsieur SADI et Madame LOUCIF, membres de notre jury, pour avoir accepté la lourde mais essentielle mission d'examiner notre travail.

Enfin, notre gratitude se tourne vers toutes celles et ceux qui, par leur contribution directe ou indirecte, ont permis la réalisation de cette recherche et l'aboutissement de ce mémoire.

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail aux êtres les plus chers à mon cœur qui ont éclairé mon chemin :

A mes très chers parents, source d'amour, d'affection, de générosité, de tendresse et de sacrifices, qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui, qui m'ont encouragée durant ce travail, je ne trouverai jamais des mots assez forts pour leur exprimer toute ma reconnaissance pour leur patience, confiance et amour. Puisse le Tout Puissant vous préserver et vous accorder santé, longue vie et bonheur.

A toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à la réalisation de ce travail, et particulièrement à Sadi Ahmed

Bien sûr je n'oublie pas de remercier mon binôme Mokran, pour la qualité de son travail, et sa bonne humeur.

Abdelghani

Dédicaces

Je dédie ce travail de recherche, fruit de mes efforts et aboutissement de mon parcours universitaire, à la mémoire d'un être chère qui nous a quitté mais dont l'esprit veille toujours sur moi : À l'âme pure et bienveillante de ma regrettée tante, Talbi Fadila, dont le souvenir m'accompagne et m'inspire. À ma très chère mère, Talabouzerouf Yamina, pour son amour inconditionnel, son soutien indéfectible et ses sacrifices qui ont éclairé mon chemin. Cette dédicace s'étend également à toute ma famille et à mes amis, dont le soutien moral, qu'il soit de près ou de loin, a été une source de force inestimable. Je n'oublie pas mes professeurs qui, tout au long de ma carrière étudiante, ont partagé leur savoir et guidé mes pas avec patience et dévouement. Leur enseignement a forgé la personne que je suis aujourd'hui.



Introduction

« Il y a aujourd'hui un tremblement de mémoire et on a envie de revoir l'histoire »¹

« L'exil linguistique n'est pas seulement un déplacement géographique, c'est une fracture intime, un deuil d'une langue maternelle absente, qui devient pourtant le creuset d'une écriture hybride et d'une identité en quête de soi. »

Leïla Sebbar

La littérature est un univers riche et foisonnant, où les auteurs explorent une multitude de thématiques qui reflètent les complexités de la société et de l'expérience humaine. Parmi ces sujets, on trouve des questions sociales, politiques, identitaires, ainsi que des thèmes universels comme l'amour, la mémoire ou la quête de soi. Parmi ces nombreuses thématiques, l'exil occupe une place importante. L'exil peut prendre différentes formes : il peut être géographique, lorsque l'individu est contraint de quitter son pays, mais aussi intérieur, culturel ou linguistique.

L'exil de la langue est un thème qui traverse de nombreux écrits et qui trouve une résonance particulière dans la littérature algérienne contemporaine. Ce concept désigne avant tout la difficulté, pour un individu ou une communauté, de conserver et de transmettre sa langue d'origine face aux influences d'une langue dominante. Dans un monde globalisé, où les échanges culturels se multiplient et où les migrations se font plus fréquentes, l'exil de langue apparaît comme un enjeu majeur pour la préservation de l'identité et de la mémoire culturelle.

En Algérie, ce thème a pris une importance toute particulière après l'indépendance. Alors que la colonisation imposait une langue étrangère à la population, la période post-indépendance, ainsi que la Décennie Noire, ont vu naître un regain d'intérêt pour la langue et la culture d'origine. Les écrivains algériens, conscients des ruptures subies par leur langue, ont beaucoup traité de ce sujet. Ils montrent comment l'exil de langue peut se traduire par une perte partielle de repères identitaires, mais aussi par une recherche de renouveau et une volonté de réappropriation de son héritage culturel.

Dans ce contexte, nous nous intéressons particulièrement à l'œuvre de Leïla Sebbar, écrivaine franco-algérienne née d'une mère française et d'un père algérien, qui explore avec sensibilité et acuité les questions d'identité, de culture et de langue.

Leïla Sebbar, en puisant dans son expérience personnelle, offre à travers ses romans, nouvelles et essais un regard profond sur les conséquences de l'exil culturel et linguistique. Elle

¹Leïla Sebbar, Regard de l'exil. Entretien réalisé par Monique Houssin, Regards 36, juin 1998.

interroge la manière dont l'héritage familial se transforme face à la mondialisation et à la complexité des rapports entre tradition et modernité. Dans ses récits, la langue se présente non seulement comme un moyen de communication, mais aussi comme un vecteur essentiel de mémoire et d'appartenance.

C'est dans cette optique que notre étude se penche sur le roman « *Je ne parle pas la langue de mon père* ». Nous allons analyser comment ce texte met en lumière l'exil de langue à travers ses personnages, qui incarnent à la fois les témoins et les acteurs de cette séparation douloureuse entre une langue ancestrale et la langue imposée. Ce roman, en dévoilant la fracture identitaire vécue par ses protagonistes, offre un éclairage sur la manière dont l'exil de langue participe à la construction ou à la déconstruction d'un héritage culturel.

C'est dans ce contexte de déracinement et de quête de sens que s'inscrit notre interrogation principale :

- Comment Leila Sebbar explore-t-elle les multiples facettes de l'exil (géographique, linguistique, et identitaire), à travers son roman « *Je ne parle pas la langue de mon père* », et leurs répercussions sur la quête identitaire ?

Face à cette problématique nous proposons l'hypothèse suivante :


- Le roman de Leila Sebbar démontrait que l'exil géographique ne se limite pas à un simple changement de lieu, mais aussi il engendre un exil linguistique et identitaire également.

A travers son ouvrage Leila Sebbar suggère que l'exil, sous toutes ses formes, fragmente l'identité des personnages, en les poussant ainsi à construire une nouvelle identité plus complexe, entraînant plusieurs cultures.

Dans ce travail, nous avons jugé bon de commencer par établir le contexte de l'œuvre à travers une analyse de l'espace culturel dans le Chapitre I. Ce chapitre explorera la manière dont la narratrice se construit entre l'espace de soi (la culture et la langue française) et l'espace de l'autre (l'héritage algérien, la langue paternelle, et les silences). Par la suite, dans le v Chapitre II, nous aborderons directement l'expression de l'exil sous ses multiples formes : exil identitaire, linguistique et géographique, tout en étudiant la relation complexe entre la narratrice et son père. Cette démarche nous permettra de démontrer comment l'écriture devient, in fine, un lieu de réconciliation et de construction d'une identité plurielle.

Pour ce faire, nous avons estimé juste, d'opter pour une approche pluridisciplinaire, pour pouvoir étudier de la langue paternelle et son évolution culturelle, ainsi que de l'exil linguistique dont se plaint notre narratrice.

Ces thématiques étant intrinsèquement nouées à des enjeux identitaires et sociétaux qui transcendent l'analyse strictement linguistique. En convoquant la Sociolinguistique à travers une panoplie d'écrivains spécialisés à l'instar de Abdelkebir Khatibi, Jean Calvet, et Lévi-Strauss, pour décrypter les dynamiques de transmission et les idéologies du langage, la Psychologie pour sonder la charge affective et l'ancrage mémoriel de la langue, ainsi que les Études Littéraires pour révéler les modalités d'expression de cet arrachement, nous échappons à toute réduction simplificatrice. En y adjoignant la lecture stylistique et littéraire des œuvres témoignant de cet écartèlement, nous parvenons à une appréhension holistique du vécu. La convergence de ces disciplines confère ainsi l'assise épistémologique nécessaire pour dépasser la simple description des faits de langue et atteindre la pleine intelligibilité des mécanismes profonds de l'altérité et du métissage culturel dans la sphère du langage.



Chapitre I
L'espace culturel

Dans « *Je ne parle pas la langue de mon père* », Leïla Sebbar explore avec une profonde intensité les dimensions de l'identité et de l'appartenance à travers une figuration spatiale complexe. Ce chapitre inaugural a pour ambition d'analyser la manière dont l'auteure élabore et navigue entre divers espaces, non seulement géographiques mais aussi intérieurs et mémoriels, qui façonnent la quête identitaire de la narratrice. Nous examinerons en profondeur la dialectique entre l'espace de soi, représentant le cadre familial et maîtrisé de l'individu, et l'espace de l'autre, incarnant l'altérité, l'héritage lointain et souvent non assimilé.

Cette exploration mettra en lumière comment cette tension constante façonne une identité plurielle et souvent fragmentée, caractéristique de l'individu post-colonial qui cherche à se réconcilier avec ses racines à travers l'écriture.

I.1.Définition de l'espace

L'espace se définit comme l'ensemble des procédés par lesquels les lieux, les paysages et les environnements sont construits, représentés et investis de sens, devenant ainsi un véritable langage des relations spatiales. C'est un ensemble de signes qui produisent un effet de représentations. Loin d'être un simple arrière-plan, l'espace est un moteur de l'intrigue qui organise la structure du récit, façonne les personnages et véhicule des enjeux thématiques et symboliques, ce qui le rend aussi indispensable à la structure du monde rapporté que l'est le temps.

Jean Yves Tadié, dans son ouvrage intitulé *Le Récit poétique*, a donné à l'espace la définition suivante : « *dans un texte, l'espace se définit comme l'ensemble des signes qui produisent un effet de représentations.* »¹.

Cette assertion théorique est fondamentale car elle pose l'espace non plus comme un simple décor, mais comme une construction sémiotique. Tadié souligne ainsi que l'espace narratif est un système de signes intégralement codé par le langage, dont la fonction essentielle est de générer chez le lecteur une illusion de réalité spatiale. En conséquence, l'espace s'affirme comme un opérateur de sens actif qui structure le récit. Au-delà de sa fonction topographique, il révèle la psychologie des personnages et participe à la symbolique de l'œuvre, rendant son analyse indispensable à toute étude littéraire.

Dans un sens plus large, Gaston Bachelard estime que l'espace dans une œuvre littéraire est attaché au décor naturel et aux événements qui se déroulent soit dans un espace ouvert (les

¹J.YvesTadié, *le récit poétique*, Paris. Gallimard,1994. p.48.

endroits publics, la mer...), soit clos (la maison, la prison...). Selon lui, l'espace est : « *l'étude de valeurs symboliques attachées soit aux paysages qui s'offrent au regard du narrateur soit à leur lieux de séjours. La maison, la chambre, la cave, la tombe... lieux clos ou ouvert confine périphérique, souterrains ou aériens où se déploie l'imaginaire de l'écrivain* »¹

L'espace peut être appréhendé de diverses manières. Larousse le définit comme une *étendue indéfinie qui contient tous les objets*. En d'autres termes, il s'agit de tout environnement ou lieu où un objet se situe. Plus largement, l'espace représente l'endroit même où nous percevons le monde extérieur et où nous positionnons les éléments qui le composent.

Dans le contexte du roman algérien de langue française, l'espace transcende souvent une simple fonction descriptive pour devenir un acte de création et de réinvention. Comme le souligne si justement la critique littéraire du Charles Bonn : « *Inventer une parole et un sens de l'espace comme de l'action d'Algérie supposait en quelque sorte une ruine de la description, une parole active, non pas sur un espace, mais de cet espace appelé à se constituer en nation. C'est ce qu'amorçait L'Incendie en préservant cependant une transparence réaliste* »².

Cette vision met en lumière la dimension performative de l'espace, où la narration participe activement à la construction d'une identité nationale et d'un nouveau discours.

Cette citation éclaire de manière profonde la particularité de la représentation de l'espace dans *le roman algérien de langue française*. Elle suggère que l'espace n'y est pas simplement un décor passif sur lequel se déroule l'histoire, mais qu'il est principalement lié à un acte de création, une « parole active ». En d'autres termes, les écrivains algériens ne se contentent pas de décrire un espace existant, ils le fabriquent par leur écriture, lui conférant un sens nouveau. C'est un espace qui prend vie et participe à la construction identitaire et politique. La ruine de la description, implique une rupture avec une approche purement réaliste, au profit d'une vision où l'imagination et l'engagement de l'écrivain transforment le lieu en un véritable acteur du récit, un miroir des aspirations et des réalités d'une Algérie en devenir.

Cette parole active, qui ne se contente pas de décrire mais qui crée l'espace, est précisément ce que Charles Bonn développe : « *Or, l'espace comme l'Histoire se matérialisent l'un et l'autre dans le procès même de la signification : il s'agit, face à des paroles sur soi*

¹Bachelard Gaston, *le récit poétique*, 1957. (Reed, 1983)

²Albert Memmi, *L'Écrivain et le Problème de la Colonisation* p19.

énoncées dans un lieu autre, d'imposer sa propre parole comme un lieu où Histoire et espace se disent autrement. »¹

Cette seconde citation de Charles Bonn vient renforcer et approfondir la compréhension de l'espace dans le roman algérien de langue française. Elle met l'accent sur le fait que l'espace tout comme l'Histoire n'est pas une donnée figée, mais qu'il prend forme et sens à travers le langage et la narration dans le procès même de la signification, ce que Bonn souligne ici, c'est que les écrivains algériens ne se contentent pas de raconter des événements qui se passent dans un espace donné. Au contraire, ils utilisent leur propre parole pour façonner cet espace, pour lui donner une nouvelle signification. C'est une réponse directe aux paroles sur soi énoncées dans un lieu autre.

En effet les écrivains s'approprient et transforment la perception de leur territoire et de leur passé. L'espace n'est plus un simple cadre, mais un champ de bataille symbolique où se joue la réinvention de l'identité.

I.2. L'Espace de soi culturel

L'espace de soi, pour la narratrice, désigne son univers personnel, ses repères intimes et la culture dans laquelle elle a grandi et qu'elle a pleinement intégrée. Il représente avant tout son monde intérieur, ses souvenirs d'enfance et d'adolescence passés en France, ainsi que son immersion complète dans la culture française. C'est un espace où elle se sent à l'aise, où elle a construit son identité consciente et où elle maîtrise parfaitement la langue française. Cet espace est caractérisé par des éléments fondamentaux.

Dans son exploration de l'espace de soi, la narratrice se plonge d'abord dans les repères familiers de son enfance et de son adolescence en France. Cet espace est marqué par des habitudes et des observations qui ancrent son identité dans le quotidien français, tel qu'il le décrit ce passage « *Les petites filles du journal, des Françaises, portaient, aussi courtes, les robes et les jupes. Elles s'habillaient ainsi et personne dans les maisons européennes ne pensait qu'il aurait fallu les allonger de quelques centimètres, pour couvrir la cuisse, au moins jusqu'au genou* ». ²

Cette observation, en apparence anodine, des mœurs vestimentaires des petites filles du journal Françaises, révèle une façade essentielle de l'espace de soi de la narratrice. La

¹ Bonn, Charles. Le Roman Algérien de Langue Française : Vers un espace de communication littéraire décolonisé p19.

² Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.61

description de robes et de jupes aussi courtes acceptées sans questionnement dans les maisons européennes matérialise une norme culturelle implicite et profondément intégrée. Elle témoigne d'une liberté de corps et d'une aisance sociale qui définissent une part de l'identité française de l'époque, perçue comme naturelle et dépourvue de contraintes. Plus qu'une simple description vestimentaire, cette scène capte l'essence d'un univers culturel où certaines pratiques sont si liées au quotidien qu'elles échappent à toute forme d'interrogation ou de jugement. L'absence de la pensée même de rallonger de quelques centimètres ces tenues signale une tolérance et une fluidité dans les mœurs qui contrastent, souvent implicitement dans l'œuvre, avec des codes plus rigides ou traditionnels. Cette observation contribue à dessiner les contours de l'espace de soi de la narratrice comme un lieu d'affranchissement, où le corps féminin semble s'exprimer sans les fardeaux de la surveillance ou de l'auto-censure. La liberté de corps dont il est question ici ne se limite pas à l'habillement elle incarne une certaine forme d'émancipation et d'assurance sociale, fondement de l'identité des jeunes filles grandissant dans ce contexte. Ainsi, ce détail, apparemment mineur, devient un puissant révélateur des valeurs et des atmosphères qui ont imprégné l'enfance et l'adolescence de la narratrice, façonnant sa perception du monde et son propre sentiment d'appartenance.

Au cœur de cet espace intime, la langue française s'impose comme l'outil principal de pensée, d'expression et de relation au monde de la narratrice. Elle ne parle pas l'arabe, la langue de son père, ce qui crée une fracture initiale avec une partie de son héritage. Cette maîtrise exclusive du français est une composante essentielle de son espace de soi, marquant son ancrage profond dans la culture de son pays de vie. La narratrice exprime d'ailleurs avec force cette appropriation linguistique : « *nous portions mes sœurs et moi en carapace la citadelle de la langue de ma mère la langue unique la belle langue de France* »¹ Cette métaphore de la « citadelle » souligne non seulement la solidité de leur attachement au français, mais aussi la protection et l'identité qu'elles y trouvent, comme une carapace protectrice dans un monde où une autre langue leur est étrangère. Le processus d'acquisition et de perfectionnement de cette langue est d'ailleurs un effort continu, ancré dans le quotidien. La narratrice témoigne de cette démarche active :

« *Mon fils, le plus jeune, a voulu m'apprendre à lire et à écrire le français* »², et ajoute que « *la télé, c'est bien, j'apprends des mots, j'écoute, je retiens* »³

¹ Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.39.

² Ibid p.75.

³ Ibid p.75

Ces phrases illustrent une volonté constante d'approfondir sa maîtrise du français, que ce soit par l'apprentissage avec ses proches ou par l'immersion quotidienne via les médias, notamment là, soulignant ainsi le caractère construit et actif de son rapport à cette langue.

Bien au-delà des mots, ses références culturelles témoignent de cette immersion totale. Les références littéraires, cinématographiques, musicales, et les habitudes de vie de la narratrice sont majoritairement françaises. C'est dans cet environnement qu'elle a construit ses amitiés et ses repères sociaux. Elle évoque souvent « *les livres* », « *la bibliothèque* » soulignant son ancrage indéniable dans la culture française. Cependant, cet ancrage n'exclut pas une certaine ouverture. La narratrice révèle ainsi : « *Avec la parabole, j'ai appris des chansons égyptiennes, mes fils m'envoient des cassettes.* »¹. Cette ligne met en lumière une facette plus large de son espace personnel, où l'intégration en France ne l'empêche pas d'explorer et d'assimiler d'autres influences culturelles par des moyens modernes, comme la parabole, enrichissant ainsi sa propre identité.

Malgré ses origines algériennes, un profond sentiment d'appartenance à la France imprègne son identité. La France est son pays, son quotidien, et l'endroit où elle a le plus de relations. Des passages dans son ouvrage apparaissent à plusieurs reprises, tels que : « *je suis française* » et « *j'étais française* », pour souligner son sentiment d'appartenance à la France. La France constitue le lieu principal de vie de la narratrice. Elle y a majoritairement vécu et est considérée comme un lieu d'intégration.

Cependant, cet espace de soi, bien que familier, est aussi marqué par un sentiment de manque et une interrogation constante sur l'absence de l'autre partie de son identité. Elle perçoit que son espace de soi est incomplet sans la compréhension de ses origines algériennes, une lacune qui la pousse inévitablement vers un autre horizon, ce que nous constatons à travers ce passage : « *Je suis une femme dans l'exil, c'est-à-dire à la lisière, frontalière ; en position de franc-tireur, à l'écart, au bord toujours, d'un côté et de l'autre, en déséquilibre permanent. Un déséquilibre qui aujourd'hui...me fait exister, me fait écrire.* ».²

Ce que la narratrice laisse entendre, c'est qu'être en exil ne signifie pas simplement vivre loin de son pays d'origine. C'est un état d'être constant, une position « *à la lisière* » ou « *frontalière* », comme elle le décrit. Imaginez-vous sur la ligne qui sépare deux pays, vous

¹ Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.75.

² SEBBAR, Leila, HUSTON Nancy, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Edition J'ai lu, 1999, p17

n'êtes ni complètement dans l'un, ni complètement dans l'autre. C'est une sensation de vivre entre deux mondes.

Elle se décrit comme un « *franc-tireur* », quelqu'un qui agit un en dehors des règles. Cela montre qu'elle n'appartient pas totalement à une seule culture ou à une seule identité. Elle est « *à l'écart, au bord* », toujours en mouvement entre ses origines et sa vie actuelle.

Ce qui est fascinant, c'est qu'elle parle d'un « *déséquilibre permanent* ». Normalement, on cherche l'équilibre, la stabilité. Mais pour elle, ce n'est pas le cas. Ce déséquilibre, cette tension entre ses différentes appartenances, n'est pas une faiblesse. Au contraire, c'est ce qui la « *fait exister* » et la « *fait écrire* ». C'est de cette position instable que naissent son identité unique et sa créativité.

I.3. L'Espace de l'Autre culturel

L'espace de l'autre, pour la narratrice, incarne ce qui est distinct de son vécu, ses origines, sa langue paternelle non apprise, et l'héritage culturel de l'Algérie, souvent perçu comme lointain ou étranger. En contraste avec son espace de soi, il représente le monde de ses parents, particulièrement celui de son père, et l'Algérie, qu'elle n'a jamais visitée. C'est un espace à la fois fascinant et lointain, chargé d'une histoire, d'une langue et de coutumes qui lui sont étrangères, mais qui font fondamentalement partie de son héritage. Cet espace est caractérisé simultanément par une absence et une présence fantasmée.

Ce qu'il sait du vieux quartier de l'enfance, de la cour carrée au figuier, un jasmin pousser le long du mur, de l'école coranique, du marabout ancestral des fêtes et des deuils, du mouton égorgé et des garçons circoncis, de la révolte silencieuse qui s'organise, il ne dit rien. L'enfant petit, mon père, on le fête. Il est le roi de la maison, de la cour et de quartier ; fils aîné, frère bien aimé, ses sœurs murmurent pour lui, chante à voix douce, elles ont brodé la robe blanche, point de tige bleu, habiles, les mains tendres sentent le sucre et la fleur d'oranger.¹

Cette citation illustre un espace que la narratrice ne peut qu'entrevoir sans jamais l'intégrer pleinement, cette dernière comprend deux passages, le premier « Ce qu'il sait du vieux quartier... Il ne dit rien » illustre l'absence de transmission directe, le père détient en lui une somme de connaissances sensorielles, culturelles et historiques, les rituels sacrés, et les traditions festives et funéraires. Mais pourtant « il ne dit rien » ce silence n'est pas seulement un manque de mots, mais aussi l'accomplissement de la distance culturelle et linguistique que la narratrice ressent. Pour elle, ces souvenirs paternels sont une présence fantasmée, un pan de

¹ Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.21-22.

son héritage qu'elle perçoit sans y avoir accès, renforçant ainsi la notion d'un "espace de l'autre" à la fois proche par le lien familial et distant par le manque de partage.

Simultanément, le second passage « L'enfant petit... Le sucre et la fleur d'oranger » représente la description de l'enfance du père qui enrichit cet espace de l'autre d'une dimension affective et sensorielle. Cet enfant roi, choyé par ses sœurs dont les mains sentent le sucre et la fleur d'oranger, représente une Algérie des sens et des émotions, une douceur originelle qui imprègne l'imaginaire de la narratrice. C'est un fragment d'un passé algérien idéalisé, qui nourrit son fantasme de cet "espace lointain". La narratrice, à travers cette image, entrevoit la richesse humaine et la tendresse de cette culture qu'elle ne maîtrise pas linguistiquement, mais qu'elle ressent par l'intermédiaire de l'amour porté à son père. Cette évocation du père enfant, central et adoré, contribue à la fascination de la narratrice pour cet héritage, même si elle n'en possède pas les clés directes.

En somme, la citation ne se contente pas de décrire le passé du père ; elle met en lumière les mécanismes par lesquels cet espace de l'autre se construit dans l'esprit de la narratrice : par le silence et l'absence d'une part, mais aussi par les échos sensoriels et les images idéalisées d'une enfance chérie d'autre part. Elle révèle la complexité de cet héritage algérien pour la narratrice : un lieu d'appartenance perçu à travers le prisme des souvenirs de son père, un lieu où la présence est fantasmée en raison de l'absence de mots.

L'Algérie, en particulier, représente le pays natal, les racines, l'identité, ainsi que le point de départ du malheur identitaire et du croisement culturel de la narratrice. Cette dernière considère l'Algérie comme un lieu lointain, rêvé et fantasmé, construit à travers des souvenirs, des anecdotes, ainsi que des silences. Certes connu dans son enfance, elle n'y a jamais remis les pieds, et c'est un lieu où se manifestent ses désirs, ses peurs et ses connexions profondes. Comme le montre ce passage :

Une fois dans l'année, la fantasia sur le stade pour être plus près des cavaliers et des fusils, il fallait regarder depuis la fenêtre à moustiquaire de la salle de classe, une moustiquaire ou des barreaux ? au ras de la terre rouge d'où partaient les chevaux en ligne, jusqu'à l'autre bout du stade, alors les hommes, le burnous blanc gonflé, tiraient tous à la fois, debout sur les étriers. Lorsqu'ils revenaient au galop vers nous, à moitié cachées sous la table d'écolier, suffoquées par la poussière, les hommes en armes, hurlant dans le désordre de la course, nous savions qu'ils s'arrêteraient juste, raides, à un demi-

mètre de la fenêtre de l'école, [...] mon père ne nous aurait pas autorisé la salle de classe, au bord de l'aile qui longe le stade si nous avions pu sauter du rebord sur la terre rouge, dans les jambes des chevaux, contre les bottes fauves des cavaliers occupés à recharger les vieux fusils...¹

Cet extrait est une fenêtre ouverte sur l'espace de l'autre, celui de l'enfance vécue en Algérie, qui se déploie dans la mémoire de la narratrice comme un lieu intensément désiré et profondément ressenti. Malgré la poussière suffocante « *suffoquées par la poussière* », et les interdictions paternelles « *mon père ne nous aurait pas autorisé* » qui scellent l'accès à la salle de classe, chaque détail est ciselé avec une précision étonnante. Les cavaliers de la fantasia, les fusils, la terre rouge sous les pieds des chevaux.

La fascination opère à travers le danger même, l'imminence des chevaux s'arrêtant « *à un demi-mètre de la fenêtre* ». Ce désir d'être au plus près, cette aspiration à « *sauter du rebord sur la terre rouge* », transcende les obstacles. C'est une soif de fusion avec un passé inaccessible, un appel viscéral à s'approprier cet héritage vécu et savouré. Cet espace de l'autre, loin d'être un simple décor, devient ainsi le théâtre d'une quête identitaire profonde, où le désir sculpte les contours d'une appartenance.

Cependant de manière emblématique, la langue arabe s'érige en symbole le plus puissant de cet autre espace. Elle est présente dans les silences de son père, dans les fragments de conversations qu'elle ne comprend pas, et dans le sentiment d'une barrière infranchissable. La narratrice l'exprime avec une clarté désarmante : « *Mon père ne m'a pas appris la langue de sa mère* »². Cette phrase concise révèle l'ampleur du fossé linguistique et culturel, soulignant une transmission rompue, un héritage paternel non transmis qui crée un vide profond dans son identité. Les parents, surtout le père, incarnent des traditions et une histoire algérienne qui ne sont pas toujours expliquées et transmises à la narratrice. Le silence du père, en particulier, est un élément clé de prédominance de cet espace de l'autre. Le poids de cette absence linguistique est lourd de conséquences, comme l'exprime la narratrice avec une vive douleur : « *mon père n'aura jamais su que le silence de sa langue dans la maison de la française se muait en mot de l'enfer, la porte franchie et que ses filles seraient asphyxiées, étourdies par la violence répétée.* »³. Cette citation poignante révèle l'impact traumatique du non-dit et de la non-transmission de

¹ Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.15.

² Ibid p.33.

³ Ibid p.42.

la langue paternelle, transformant le silence en une forme de violence psychologique qui marque profondément l'identité de l'enfant.

Au-delà de la langue, l'Algérie se dessine comme un pays imaginaire et réel à la fois, un lieu de fantasmes, de récits familiaux fragmentés, et d'une histoire douloureuse (la guerre d'Algérie) qui pèse sur l'identité de ses parents et, par extension, sur la sienne. Elle est un « ailleurs » géographique et culturel. Cette distance et cette méconnaissance de ses racines se traduisent par une forme d'aliénation, comme en témoigne la narratrice : « *si je revenais dans le village près de Tlemcen, je ne saurais parler ni aux vieilles ni aux jeunes avec leurs mots, je serais l'étrangère indiscrete* »¹. Cette confession souligne l'ampleur du déracinement linguistique et culturel, faisant de la narratrice une étrangère dans son propre pays d'origine, incapable de s'y reconnaître et de se faire reconnaître.

La citation précédente a établi la complexité de l'Algérie pour la narratrice comme un ailleurs à la fois imaginaire et réel, marqué par des récits fragmentés et une histoire douloureuse, aboutissant à un sentiment de déracinement linguistique et culturel qui la fait sentir étrangère dans son propre pays d'origine. Au-delà de cette distance culturelle et linguistique, l'aliénation de la narratrice trouve un écho inattendu dans un désir plus profond, révélé par une rencontre marquante : « Agnès Varda, qui avait demandé à Leïla Sebbar de commenter une photo de son choix on y voyait des femmes arabes, dans un cimetière, bavardant autour d'une tombe comprendra, devant la crise de larmes qui, soudain, avait inexplicablement saisi l'écrivaine, ce qui se jouait sous ses yeux (de lynx) : « Agnès Varda interrompt son travail, attend la fin des larmes, placide. Elle me dit : « Vous auriez voulu avoir une mère arabe ? ». La surprise m'empêche de répondre, et aussi un malaise », rapporte Leïla Sebbar dans *L'arabe* comme un chant secret. Il lui faudra encore plusieurs années avant de s'incliner devant la « perspicacité » de la cinéaste. Dans ses livres, Leïla Sebbar finit par le reconnaître, la figure de la mère « est obstinément une femme arabe et musulmane, algérienne »²

Cette citation relatant l'anecdote avec Agnès Varda, met en lumière de manière viscérale la complexité de l'altérité identitaire pour la narratrice. La simple photo de femmes arabes dans un cimetière, fragment d'une culture à la fois proche et lointaine, provoque une crise de larmes qui dépasse le rationnel, révélant un manque profond et un lien émotionnel intense à cet héritage non pleinement assimilé. La question perspicace de Varda « Vous auriez voulu avoir une mère arabe ? » Identifie la figure maternelle comme le point névralgique de cette culturelle

¹ Leïla Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.59

² Leïla Sebbar « *la mémoire traversière* » de Catherine Simon sur Diakritik, le 26 novembre 2016

inexplorée, suggérant une quête inconsciente d'une connexion maternelle plus directe avec ses racines algériennes. En reconnaissant que la figure de la mère dans ses propres œuvres est "obstinément une femme arabe et musulmane, algérienne", Sebbar confirme que cette partie d'elle-même liée à l'Autre n'est pas une simple absence, mais une présence persistante et un moteur créatif fondamental, qu'elle tente de constituer et de réconcilier à travers son écriture, faisant de cet ailleurs une composante essentielle de son identité littéraire et personnelle.

L'espace de l'autre est également chargé de la mémoire coloniale et postcoloniale, des souffrances vécues par ses parents, et du déracinement. C'est une mémoire qui lui est transmise de manière indirecte mais qui l'interroge profondément. La France, bien que lieu de vie et d'intégration, est aussi perçue comme un lieu d'isolement, de regrets, et de malheur intérieur en raison de la distance avec ses racines paternelles et l'absence douloureuse de la voix de son père.

I.4. L'Interaction entre les Deux Espaces

Le roman de Leïla Sebbar met en scène une tension constante et une quête de réconciliation entre ces deux espaces. La narratrice tente de combler le fossé entre son espace de soi (français, occidental) et l'espace de l'autre (algérien, oriental) qui est en elle, mais qu'elle n'a pas pu intégrer pleinement. Elle cherche, à travers les récits et les quelques mots d'arabe, à construire des ponts. Le déchirement identitaire naît de cette difficulté à faire coexister harmonieusement ces deux mondes.

Malgré cette fracture, l'écriture devient un moyen de rapprochement et d'expression de cette double appartenance. La narratrice parvient, par son œuvre, à « *entendre la voix de l'étranger bien aimé, la voix de la terre et du corps de mon père que j'écris dans la langue de ma mère* »¹

Cette citation est d'une grande puissance, elle illustre la capacité de l'écriture à transcender les frontières linguistiques et identitaires. En écrivant sur son père et ses origines dans la langue française, Leïla Sebbar opère une synthèse, créant un espace où les deux mondes peuvent enfin dialoguer et coexister, même si c'est par le biais d'une langue « étrangère » à une partie de son héritage.

En somme, *Je ne parle pas la langue de mon père* est le récit d'une exploration intime de la double appartenance, où l'espace de soi et l'espace de l'autre ne sont pas simplement des

¹ Leïla Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.125.

lieux géographiques, mais des dimensions profondes de l'identité, de la mémoire et de la transmission.

I.5.L'Espace d'Appartenance

Un espace d'appartenance est un territoire symbolique, affectif et culturel où un individu ou un groupe se reconnaît, se construit et se projette, allant au-delà de la géographie pour englober la langue, la culture, l'histoire, les liens sociaux et les expériences quotidiennes. Cet espace est fluide, hybride et souvent négocié, surtout dans les contextes de migration ou postcoloniaux, pouvant mener à des conflits d'appartenance et à un sentiment d'incomplétude, il est essentiellement lié à la construction de l'identité, aux souvenirs personnels et collectifs, ainsi qu'aux diverses interactions culturelles et sociales, et se construit activement par l'individu via ses choix et ses pratiques. De plus, il est traversé par des enjeux de transmission et de rupture entre générations, l'exil pouvant symboliser une exclusion douloureuse. Cependant, face à ces fractures, l'écriture ou d'autres formes de création peuvent devenir un lieu de résistance et de récréation, offrant un espace d'appartenance alternatif et une chance de réconcilier des identités fragmentées.

Dans l'œuvre de Leïla Sebbar, cette dialectique du sentiment d'appartenance s'articule précisément autour des deux pôles complémentaires et souvent en tension. D'une part, l'espace de soi incarne le cadre familial et maîtrisé de la narratrice, son univers culturel personnel, enraciné dans l'éducation et la langue française qu'elle possède pleinement. Il représente la part de son identité qui est vécue, connue, et qui lui offre un sentiment de sécurité et de reconnaissance. D'autre part, l'espace de l'autre représente une altérité souvent lointaine et un héritage parfois non assimilé lié à ses origines paternelles et à une culture algérienne qu'elle n'a pas directement vécue ni pleinement intégrée. Cet autre espace est souvent perçu comme étranger et inaccessible, marqué par le silence linguistique paternel et une connaissance fragmentée. C'est l'interaction et la tension constante entre ces deux sphères distinctes, l'une ancrée dans le vécu et l'autre dans le désir, le manque ou la filiation imaginaire, qui façonnent la complexité de l'identité chez Sebbar, la plaçant au carrefour de cultures et de temporalités.

Au-delà des réflexions théoriques sur la dialectique entre l'espace de soi et l'espace de l'autre, Leïla Sebbar incarne cette quête identitaire complexe à travers des gestes profondément intimes, comme en témoigne cette citation : « *À Paris, j'ai tenté de porter ainsi une fouta achetée à Barbès, devant un miroir, j'ai fait les gestes de Fatima, lançant d'un côté puis de*

l'autre le bout droit puis le gauche sur la tête recouverte du tissu dans son milieu »¹ Cette dernière offre une puissante conclusion à l'exploration de l'espace d'appartenance, cristallisant la nature complexe et active de la construction identitaire. En tentant de porter une fouta acquise à Barbès un quartier parisien emblématique de la diaspora nord-africaine notamment algérienne, symbolisant un espace de l'autre inséré au cœur de l'espace de soi la narratrice ne se livre pas à une simple imitation vestimentaire, en effet la scène devant un miroir et l'évocation des gestes de Fatima révèlent un acte performatif, une tentative de réincorporer un héritage culturel lointain par un mimétisme corporel. Ce geste, répété et maladroitement appris, illustre avec acuité la négociation constante et souvent intime de l'appartenance chez Sebbar : il ne s'agit plus de retrouver un espace donné, mais de le construire activement à travers des pratiques quotidiennes et des rituels personnels. La fouta devient ici un symbole de lien, une tentative de tisser ensemble des identités fragmentées, prouvant que l'espace d'appartenance n'est pas seulement un lieu géographique ou un héritage passif, mais un territoire symbolique sans cesse recréé par l'individu dans sa quête inlassable de cohésion identitaire.

En somme, ce premier chapitre a mis en lumière la manière dont Leïla Sebbar, à travers l'exploration des "rives de soi", déconstruit et reconstruit les notions d'identité et d'appartenance. La dialectique entre l'espace de soi et l'espace de l'autre, constamment en tension, révèle une identité plurielle et souvent fragmentée, modelée par les silences de l'héritage paternel et la quête d'une connexion profonde avec une culture lointaine. Ainsi, la narratrice incarne une figure emblématique de l'individu postcolonial, naviguant entre des sphères culturelles et mémorielles qui, par leur interaction, redéfinissent sans cesse le sens de son appartenance.

¹ Leïla Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.56.



Chapitre II
L'expression de l'exil

L'exil occupe une place centrale et cruciale dans la littérature francophone contemporaine, notamment chez les écrivains issus de contextes postcoloniaux. L'œuvre l'illustre parfaitement, Leïla Sebbar explore avec une sensibilité aigüe les répercussions de l'exil non seulement en termes de déplacement géographique, mais aussi en tant que fracture identitaire et linguistique, en effet il façonne à des dimensions plus profondes de l'identité et de la mémoire. À travers une écriture intimiste et fragmentée, l'auteure donne voix à une mémoire douloureuse, marquée par le silence, la séparation et la quête de soi. Ce chapitre propose d'analyser la manière dont l'exil est représenté dans cette œuvre, en mettant l'accent sur ses trois aspects principaux : l'exil identitaire, l'exil linguistique, et l'exil géographique. Il s'agira également d'étudier la relation complexe entre la narratrice et son père, en tant qu'expression d'un conflit lié à la perte de la langue, de la culture et de l'histoire familiale.

II.1 L'exil

Dans notre étude du roman, il est essentiel de se demander quel type d'exil est évoqué. S'agit-il uniquement d'un exil linguistique, lié à la langue, ou bien d'un exil géographique, loin de sa patrie ?

Issu du mot latin « **exilium** », l'exil signifie avant tout « **bannissement** », selon le dictionnaire Grand Robert. Le verbe « **exiler** » renvoie à l'idée de se séparer de son lieu ou de son pays natal. L'exil est une condition humaine marquée par l'éloignement forcé ou volontaire de son lieu d'origine, souvent accompagnée d'une perte d'appartenance et d'un sentiment de déracinement. Il peut être politique, économique, culturel ou psychologique, et touche aussi bien les individus que les communautés. L'exil ne se limite pas au déplacement physique ; il implique aussi une séparation affective et identitaire.

Selon Edward Said, l'exil est une expérience de séparation qui change profondément l'identité de l'individu : « *L'exil est étrangement contradictoire : il arrache les individus à leur passé et à leur milieu, les condamnant à l'errance et à l'isolement, tout en leur offrant une perspective unique sur le monde, faite de distance critique et de créativité* »¹

Dans cette perspective, l'exil peut être source de souffrance et de perte ce passage met en lumière la contradiction de l'exil, d'autre part une expérience où il oblige l'individu à quitter son pays d'origine tels que ses repères et sa culture qui parfois peut provoquer un énorme champ de solitude, de vide et de perte malheureuse. D'un autre côté l'exil ouvre l'esprit en étant éloigné de sa terre, en revanche c'est un enrichissement intellectuel et culturelle il développe des

¹ Said, E. *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Paris : Actes Sud. 2000, p.173.

nouvelles visions, réflexions et d'inspiration et même de création donc l'exil est une souffrance mais aussi une opportunité.

L'exil est souvent imposé par des circonstances politiques ou historiques. Hannah Arendt, elle-même exilée après la montée du nazisme, souligne l'impact de l'exil sur l'identité et la citoyenneté : « *L'exilé est privé non seulement de son foyer, mais aussi de son statut dans la société, de son identité politique et, parfois, de son humanité même* »¹

Cette citation souligne la profonde souffrance qui peut provoquer l'exil. Le fait d'être exilé ce n'est pas uniquement perdre le foyer ou le pays natal c'est aussi de perdre la valeur sociale. Dans cette idée Albert Memmi il affirme que d l'exil est une aliénation profonde : « *L'exil est une blessure qui ne se referme jamais totalement. L'exilé vit dans une tension constante entre la nostalgie du passé et l'incertitude de l'avenir* »²

Cette citation souligne les sentiments douloureux gravée au fond de l'esprit d'une personne qui vit en exil loin de sa zone de confort aussi comme véritable blessure permanent qui n'as pas de remède efficace. Dans ce cas-là l'exilé il vie double sentiments contradictoires : entre la nostalgie du passé, le regret de son pays, la culture et le mode de vie, d'autre part la peur et l'incertitude de l'avenir, Donc cette tension constante rend l'existence dur et douloureuse, l'exil n'est pas forcément le déplacement physique mais principalement un tremblement intérieur. L'exil est donc une expérience multiple qui affecte profondément l'identité et le rapport au monde, oscillant entre souffrance et possibilité de renouveau. L'exil est un thème central dans la littérature, notamment chez les écrivains algériens qui ont vécu les bouleversements politiques de la colonisation française et de la décennie noire. Durant la colonisation, de nombreux intellectuels algériens ont dû s'exiler en France ou ailleurs, souvent contraints par la répression politique. Leur écriture reflète alors un sentiment de double appartenance et de déracinement. Par exemple, Kateb Yacine, dans *Nedjma* (1956), illustre cette fracture identitaire en décrivant une Algérie morcelée, où l'exil est à la fois physique et intérieur : « *L'exil n'est pas seulement un éloignement, c'est une malédiction qui nous suit même dans notre propre pays* »³

Cette citation nous montre que l'exil ne se résume pas à quitter ou changer le pays origine et parfois il peut être un sentiment intérieur c'est le sentiment de ne pas sentir étranger.

¹ Arendt, H. Les origines du totalitarisme. Paris : Seuil. 1951, p.286.

² Memmi, A. Portrait du décolonisé. Paris, Gallimard. 1974, p98.

³ Kateb Yacine, *Nedjma*, éditions de Minuit, 1956, p. 48

De même, durant la décennie noire (1990-2000), marquée par la guerre civile algérienne, de nombreux écrivains ont été contraints de fuir leur pays, menacés par la violence des groupes armés et la censure politique. Yasmina Khadra, dans *Les Hirondelles de Kaboul* (2002), exprime son exil comme un arrachement brutal : « *L'exil, c'est l'art de mourir à petit feu, loin de la terre qui nous a vus naître* »¹

Cette période a vu émerger une littérature de l'exil où les écrivains expriment leur douleur et leur nostalgie, mais aussi leur regard critique sur l'histoire et la politique de leur pays. Ainsi, l'exil devient un motif littéraire puissant qui permet de témoigner des drames collectifs tout en explorant les complexités de l'identité algérienne.

II.2. L'exil identitaire

II.2.1. L'identité

Le Grand Robert définit l'identité comme le caractère de deux objets de pensée identique. Cette définition veut dire que l'identité se fonctionne comme la comparaison entre deux éléments identiques dans l'esprit humaine. Ce concept exige donc une grande prudence et une réflexion approfondie avant d'être utilisé. Lévi-Strauss, à cet égard, suggère que « *L'identité se réduit moins à la postuler ou à l'affirmer qu'à la refaire, la reconstruire, et [...] toute utilisation de la notion d'identité commence par une critique de cette notion* »² Ce passage il explique que l'identité n'est pas quelque chose de réel et standard que on peut simplement dénoncer mais plutôt nécessite un travail constant de reconstruction tels que l'écriture, la mémoire et le rapport historique car il ne se fait pas seulement de dire « *je suis algérien* », l'identité se construit par des actions par cœur et amour. Dès l'Antiquité, l'identité est au cœur des préoccupations philosophiques. Elle a nourri et continue de nourrir de nombreux débats dans les sphères sociales, littéraires et politiques.

Dans la lignée de la pensée aristotélicienne, l'identité d'un individu est perçue comme une essence ; une qualité invariable et permanente qui se suffit à elle-même pour exister.

II.2.2. L'identité algérienne face au déracinement

Dans son ouvrage Leila Sebbar expose son malheur personnel envers son identité algérienne marginalisée de son père ainsi que par le colonisateur français.

¹ Khadra, Y. *Les Hirondelles de Kaboul*. Paris : Julliard. 2002, p.127.

² Lévi-Strauss, C., *L'Identité*, PUF, 1977, p. 9.

L'autrice montre à quel point il est compliqué et difficile de se sentir appartenir à une culture quand il manque certains liens essentiels tels que la langue, la culture les souvenirs familiaux.

L'identité algérienne est profondément confrontée au « déracinement français », et cela se manifeste à travers plusieurs aspects, exprimés dans un langage simple et direct, notamment le manque de la langue du père (l'arabe). Ce point est central dans son roman, le fait que la narratrice ne parle pas l'arabe, la langue de son père, symbolise une rupture avec ses racines. Cette absence de langue est une forme de déracinement, elle se sent coupée d'une partie de son héritage culturel et familial.

Ce qui a impacté sa communication pleinement avec son père dans sa langue maternelle. Le père représente le lien avec l'Algérie, même si la communication est difficile. La mère peut aussi jouer un rôle en transmettant des parties de culture, des souvenirs également. Il a ainsi engendré un sentiment de perte, de ne pas pouvoir partager des choses profondes, des histoires, des émotions dans la langue intime de sa famille.

C'est ce qu'il pense et, depuis que des enfants lui sont nés corps et langue divisés, il en est ainsi, il doit en être ainsi, jusqu'à la prochaine génération des enfants, étrangers au-delà des mers, hors de lui, à qui il a parlé dans la langue de l'exil, l'unique désormais, avec l'accent et la voix et le rire ou la colère de sa terre absente, abandonnée. Interdite?¹

Cet extrait émouvant est une méditation poignante sur la perte de l'héritage linguistique et le sentiment d'exil, explorant la douleur d'une fracture profonde, non seulement physique mais surtout linguistique, entre un père et ses enfants. Révélant une rupture générationnelle irréversible qui affecte l'identité même des enfants, nés « *corps et langue divisés* », suggérant une division qui touche leur être entier et leur lien à leurs racines. Face à cette réalité, le père résigné, accepte la fatalité de ne pas pouvoir transmettre sa langue maternelle, la langue de l'exil est devenue l'unique désormais, forçant une adaptation à une nouvelle réalité linguistique et l'abandon de sa langue d'origine. Pourtant, cette langue perdue n'est jamais vraiment effacée, survivant dans « *l'accent et la voix et le rire ou la colère de sa terre absente, abandonnée* », un écho fantomatique de ce qui fut, mais qui ne peut plus être partagé directement. La question finale « *Interdite ?* » suggère vivement, que l'abandon de la langue n'était pas forcément un choix, mais une contrainte, et laissant le lecteur avec un sentiment d'incertitude et de mélancolie face à la complexité et la douleur de l'exil et de la perte culturelle. En somme, ce court passage

¹ Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p. 23.

est une réflexion émouvante sur la façon dont la langue incarne l'histoire, la culture et l'identité, et comment sa perte représente une forme d'exil, non seulement géographique mais aussi intime, qui se perpétue de génération en génération.

« La Française sur le sofa, avec une jupe courte, serrée... On ne lui impose pas des traditions qui ne sont pas les siennes. Elle mangera avec son mari, comme chez les Français »¹.

Ce passage, bien qu'il décrive une scène d'apparente liberté, la femme française sur le sofa, en jupe courte et soumise à aucune tradition étrangère, sert de puissant miroir à l'exil identitaire de la narratrice. Par contraste, là où cette femme vit son identité comme chez les Français, sans heurt ni questionnement, la narratrice est déchirée par l'absence de la langue de son père, symbole de racines coupées, et d'une patrie culturelle perdue avant même d'avoir été connue. Cette confrontation souligne la souffrance profonde, où l'identité algérienne est marginalisée et où l'appartenance pleine et entière à l'une ou l'autre culture reste une quête inachevée.

Egalement, il y a eu des répercussions sur l'identité, où la langue est un pilier de l'identité, et le fait de ne pas pouvoir parler l'arabe, c'est comme avoir une pièce manquante dans le puzzle de son identité algérienne. Cela pose la question : suis-je vraiment Algérienne si je ne parle pas la langue de mes ancêtres ?

Le poids de la culture française : La narratrice a grandi en France, a été éduquée en français. La culture française est devenue sa langue, sa façon de penser, de voir le monde. C'est le « déracinement français », même si elle a des racines algériennes, sa vie quotidienne, son éducation, son mode de vie sont profondément français.

La quête de l'identité algérienne malgré le déracinement : Malgré ce déracinement, la narratrice cherche à comprendre et à se reconnecter à son identité algérienne.

En résumé, Leïla Sebbar montre dans un langage clair comment le fait de ne pas parler la langue de son père symbolise le déracinement d'une génération d'Algériens nés ou ayant grandi en France. Cela crée un sentiment de manque et de division identitaire, mais cela pousse aussi à une quête pour retrouver et affirmer son identité algérienne, même si elle est complexe et métissée. C'est une lutte pour l'appartenance dans un monde où les frontières culturelles sont parfois floues.

¹ Leïla Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p.106.

II.3. L'exil linguistique

L'exil linguistique désigne la situation où une personne est amenée à utiliser une langue qui n'est pas la sienne pour s'exprimer. Cela peut se produire lorsque, pour des raisons personnelles ou politiques, on est séparé de sa langue maternelle et que l'on doit adopter une autre langue dans sa vie quotidienne ou dans sa création littéraire. Cette expérience crée souvent une dualité identitaire, d'un côté, le sentiment d'éloignement vis-à-vis de ses racines culturelles et, de l'autre, la richesse d'un langage hybride qui mélange influences et expressions de deux cultures.

Selon Louis-Jean Calvet, l'exil linguistique est un phénomène où une langue est reléguée au second plan au profit d'une autre langue dominante, ce qui peut entraîner une perte progressive de la langue d'origine et une difficulté d'expression dans la langue d'adoption. Il écrit : « *L'exil linguistique n'est pas seulement le fait de vivre dans un espace où l'on ne parle pas sa langue maternelle, mais aussi le fait de ne plus pouvoir penser et ressentir dans cette langue, d'être étranger à son propre idiome* »¹

Certains auteurs ont su résumer cette expérience. Kateb Yacine, par exemple, évoque le défi que représente l'utilisation d'une langue étrangère en affirmant qu'il s'agit « *d'entrer dans la gueule du loup* ».

De son côté, Joseph Brodsky met en lumière la dimension intime de l'exil linguistique. Il écrit :

Pour les gens de notre profession, l'état d'exil est avant tout un événement linguistique. Projeté dans un ailleurs, l'écrivain se réfugie chez sa langue maternelle. Pour ainsi dire, sa langue, qui était son épée, devient son bouclier, son navire spatial. Ce qui commença par être une affaire privée et intime avec sa langue finit par devenir, en exil, son destin, avant même qu'elle ne devienne une obsession ou un devoir.²

Alors, l'exil linguistique n'est pas seulement le fait d'écrire ou de parler dans une langue étrangère, c'est aussi la création d'un pont entre deux mondes. Il enrichit le lexique personnel de l'écrivain, qui mélange spontanément des éléments de sa langue maternelle avec ceux de la langue d'adoption. Ce phénomène témoigne d'une identité plurielle, où la langue devient à la fois un lieu d'appartenance et un espace de transformation.

¹ Calvet, L.-J. « Pour une écologie des langues du monde. Paris : Plon.2002, p.89

² Leïla.sebbar. HUSTON Nancy, Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil, Paris, Edition J'ai lu, 1999, p17

L'exil de la langue est un concept plus subjectif qui exprime la rupture intérieure entre un individu et sa langue maternelle. Contrairement à l'exil linguistique qui est souvent contextuel, l'exil de la langue est une expérience intime qui traduit une forme d'aliénation ou de distanciation vis-à-vis de sa propre langue, souvent vécue par des écrivains exilés ou bilingues.

Selon Abdelkébir Khatibi, l'exil de la langue est une double séparation : « *L'exil de la langue est cette situation où l'écrivain ne possède plus complètement sa langue maternelle, mais où la langue d'adoption demeure elle aussi un territoire étranger. L'entre-deux devient son unique patrie* ». ¹

De son côté, Julia Kristeva souligne que l'exil de la langue peut être une source de créativité, mais aussi de souffrance : « *Le sujet exilé de sa langue éprouve une mélancolie qui le pousse soit au mutisme, soit à l'invention d'une nouvelle écriture qui tente de combler ce manque* » ²

Le thème de l'exil linguistique a toujours occupé une place centrale dans la littérature. De nombreux écrivains se sont penchés sur cette expérience, qui consiste à vivre et à s'exprimer dans une langue qui n'est pas celle de son enfance. Ce phénomène ne se limite pas à une simple barrière de communication : il représente également un déracinement, une perte partielle de son identité d'origine, et en même temps, la création d'un espace hybride où se mêlent deux cultures. Des auteurs tels que Kateb Yacine ou Joseph Brodski ont souligné combien le passage à une langue d'adoption est à la fois une épreuve et une richesse, un défi qui façonne la personnalité et l'expression littéraire.

Parmi ces écrivains qui explorent cette dualité, Leïla Sebbar occupe une place particulière. Née en Algérie, elle a grandi entre deux cultures et deux langues, ce qui a façonné toute sa sensibilité littéraire. Pour elle, l'exil de langue se traduit par l'expérience quotidienne d'une double appartenance : « *d'un côté, la nostalgie et la douleur d'être éloignée de la langue de ses parents, et de l'autre, l'enrichissement et les possibilités offertes par l'adoption d'une langue différente, souvent imposée par le contexte historique et social.* » ³

Tout au long de sa carrière, Leïla Sebbar a abordé ce thème avec une grande acuité. Dans plusieurs de ses romans, elle évoque l'exil de la langue comme une condition existentielle.

¹ Khatibi, A. (1983). *Amour bilingue*. Paris : Éditions de Minuit. 1983, p.112

² Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard, 1988, p67.

³ <https://www.leila-sebbar.fr/> consulté le 12/03/2025 à 12h.

Ses œuvres illustrent le dilemme de ceux qui, n'ayant pas la possibilité de s'exprimer pleinement dans leur langue d'origine, se voient obligés d'utiliser une langue d'adoption pour donner forme à leurs idées, leurs émotions et leurs souvenirs. Cette situation crée une tension permanente entre le désir de retrouver son identité profonde et la nécessité de s'intégrer dans un nouvel environnement culturel.

« J'ai besoin d'être séparée de la langue de mon père, je veux dire que c'est pour cette raison que je n'apprends pas l'arabe... C'est l'absence, c'est l'exil qui me fait écrire »¹. Quand la narratrice exprime un choix délibéré de se distancier de la langue paternelle qui est l'arabe, non par rejet, mais plutôt comme une condition nécessaire à sa propre expression artistique et identitaire. Pour elle cette distance linguistique crée un espace de liberté, loin de toute tradition, l'absence de cette langue et l'exil qu'elle représente deviennent paradoxalement l'essence de son expression. En revanche l'écriture en Français lui permet ainsi de construire sa propre voix et une identité unique, affranchie des héritages linguistiques directs. Transformant ainsi cette rupture en une source d'inspiration.

Un exemple marquant de cette réflexion se retrouve dans son roman « Je ne parle pas la langue de mon père ». Dans ce livre, Sebbar raconte la douleur d'une génération qui, en étant contrainte d'adopter une langue étrangère, perd en partie le lien avec ses racines. Le roman met en lumière le sentiment d'aliénation éprouvé par ceux qui ne peuvent s'exprimer dans la langue qui a bercé leur enfance et qui porte en elle l'essence de leur identité familiale et culturelle. Par ce récit, l'auteure montre combien l'exil linguistique est aussi un exil affectif et identitaire, et combien il transforme la manière de se voir et de se raconter.

L'exil linguistique, tel que développé par Leïla Sebbar, est une expérience douloureuse mais aussi porteuse de sens. Elle révèle la complexité des rapports à la langue, en montrant comment la séparation d'avec sa langue d'origine peut être à la fois une perte et une source d'enrichissement.

Selon Louis-Jean Calvet, l'exil linguistique est un phénomène où une langue est reléguée au second plan au profit d'une autre langue dominante, ce qui peut entraîner une perte progressive de la langue d'origine et une difficulté d'expression dans la langue d'adoption. Il écrit : « L'exil linguistique n'est pas seulement le fait de vivre dans un espace où l'on ne parle

¹ Leïla Sebbar, entretien avec Geyss, Paris, le 27 septembre 2007.

pas sa langue maternelle, mais aussi le fait de ne plus pouvoir penser et ressentir dans cette langue, d'être étranger à son propre idiome »¹

Pour les gens de notre profession, l'état d'exil est avant tout un évènement linguistique. Projeté dans un ailleurs, l'écrivain se réfugie chez sa langue maternelle. Pour ainsi dire, sa langue, qui était son épée, devient son bouclier, son navire spatial. Ce qui commença par être une affaire privée et intime avec sa langue finit par devenir, en exil, son destin, avant même qu'elle ne devienne une obsession ou un devoir.²

Alors, l'exil linguistique n'est pas seulement le fait d'écrire ou de parler dans une langue étrangère, c'est aussi la création d'un pont entre deux mondes. Il enrichit le lexique personnel de l'écrivain, qui mélange spontanément des éléments de sa langue maternelle avec ceux de la langue d'adoption. Ce phénomène témoigne d'une identité plurielle, où la langue devient à la fois un lieu d'appartenance et un espace de transformation.

L'exil de la langue est un concept plus subjectif qui exprime la rupture intérieure entre un individu et sa langue maternelle. Contrairement à l'exil linguistique qui est souvent contextuel, l'exil de la langue est une expérience intime qui traduit une forme d'aliénation ou de distanciation vis-à-vis de sa propre langue, souvent vécue par des écrivains exilés ou bilingues.

Selon Abdelkébir Khatibi, l'exil de la langue est une double séparation : « *L'exil de la langue est cette situation où l'écrivain ne possède plus complètement sa langue maternelle, mais où la langue d'adoption demeure elle aussi un territoire étranger. L'entre-deux devient son unique patrie* ». ³

De son côté, Julia Kristeva souligne que l'exil de la langue peut être une source de créativité, mais aussi de souffrance : « *Le sujet exilé de sa langue éprouve une mélancolie qui le pousse soit au mutisme, soit à l'invention d'une nouvelle écriture qui tente de combler ce manque* »

Le thème de l'exil linguistique a toujours occupé une place centrale dans la littérature. De nombreux écrivains se sont penchés sur cette expérience, qui consiste à vivre et à s'exprimer

¹ J. « *Pour une écologie des langues du monde* ». Paris : Plon.2002, p.89. 28 Kateb Yacine, Nedjma, éditions de Minuit, 1956, p. 48.

² Joseph Brodski, « *L'exil et la langue* », Éditions Gallimard, 1987, p. 112 30

³ khatibi, A. (1983). « *Amour bilingue* ». Paris : Éditions de Minuit. 1983, p.112 31

L'écriture de l'exil dans *Je ne parle pas la langue de mon père* dans une langue qui n'est pas celle de son enfance. Ce phénomène ne se limite pas à une simple barrière de communication : il représente également un déracinement, une perte partielle de son identité d'origine, et en même temps, la création d'un espace hybride où se mêlent deux cultures. Des auteurs tels que Kateb Yacine ou Joseph Brodski ont souligné combien le passage à une langue d'adoption est à la fois une épreuve et une richesse, un défi qui façonne la personnalité et l'expression littéraire. Parmi ces écrivains qui explorent cette dualité, Leïla Sebbar occupe une place particulière. Née en Algérie, elle a grandi entre deux cultures et deux langues, ce qui a façonné toute sa sensibilité littéraire.

Pour elle, l'exil de langue se traduit par l'expérience quotidienne d'une double appartenance : d'un côté, la nostalgie et la douleur d'être éloignée de la langue de ses parents, et de l'autre, l'enrichissement et les possibilités offertes par l'adoption d'une langue différente, souvent imposée par le contexte historique et social.

Tout au long de sa carrière, Leïla Sebbar a abordé ce thème avec une grande acuité. Dans plusieurs de ses romans, elle évoque l'exil de la langue comme une condition existentielle. Ses œuvres illustrent le dilemme de ceux qui, n'ayant pas la possibilité de s'exprimer pleinement dans leur langue d'origine, se voient obligés d'utiliser une langue d'adoption pour donner forme à leurs idées, leurs émotions et leurs souvenirs. Cette situation crée une tension permanente entre le désir de retrouver son identité profonde et la nécessité de s'intégrer dans un nouvel environnement culturel. Un exemple marquant de cette réflexion se retrouve dans son roman « *Je ne parle pas la langue de mon père* ».

Dans ce livre, Sebbar raconte la douleur d'une génération qui, en étant contrainte d'adopter une langue étrangère, perd en partie le lien avec ses racines. Le roman met en lumière le sentiment d'aliénation éprouvé par ceux qui ne peuvent s'exprimer dans la langue qui a bercé leur enfance et qui porte en elle l'essence de leur identité familiale et culturelle. Par ce récit, l'auteure montre combien l'exil linguistique est aussi un exil affectif et identitaire, et combien il transforme la manière de se voir et de se raconter. L'exil linguistique, tel que développé par Leïla Sebbar, est une expérience douloureuse mais aussi porteuse de sens. Elle révèle la complexité des rapports à la langue, en montrant

Chapitre 02 : L'écriture de l'exil dans *Je ne parle pas la langue de mon père* comment la séparation d'avec sa langue d'origine peut être à la fois une perte et une source d'enrichissement. Dans la suite de ce travail, nous avons traité en détail le thème de l'exil tel qu'il se manifeste dans *Je ne parle pas la langue de mon père*.

II.3.1. L'exil géographique

L'exil géographique se définit comme le déplacement d'une personne ou d'un groupe de personnes de sa terre d'origine, vers d'autres lieux, il peut être un déplacement volontaire, comme il peut être contraint également, entraînant une rupture physique et psychologique avec son environnement familial ainsi que ses repères spatiaux.

Selon Eduard Saïd « *l'exil est une violence fait au corps et l'esprit, une négation de volonté individuelle* »¹.

Cette citation affirme à quel point l'exil peut être douloureux, ce n'est uniquement le déplacement voulu ou imposé par des circonstances, politique, économiques, religieuse, historiques ou à cause d'un choix personnel.

Cependant l'exil est donc une état d'esprit déchirée et brisée et à la fois physique et mentale, quand un individu est dans l'obligation de quitter sa terre à cause de la guerre vers un nouvel espace qui le parétiens pas dans le but de sauver et assurer son existence.

« J'ai besoin d'être séparée de l'Algérie »²

La narratrice matérialise la douleur de l'exil comme fracture unique. C'est plus qu'un départ, mais une division, le corps réclame de briser l'ancrage à un sol où les racines sont devenues des cicatrices, L'Algérie y devient un espace physiquement hostile ses rues trop silencieuses, son ciel trop lourd de mémoires étouffées, son sol trempé des non-dits paternels. Le besoin urgent est celui de franchir la Méditerranée pour que la géographie apaise la blessure d'appartenir à deux rives sans en habiter aucune. L'exil se fait acte de survie mettre des montagnes entre soi et le pays fantôme qui hante la langue perdue du père, afin de retrouver, dans l'éloignement même, le droit de respirer.

Cela brise non seulement son mode de vie original, mais aussi l'équilibré intérieur autre part l'exilé n'est plus libre de choisir sa vie et ça une prouve d'une perte de la liberté.

Leila sebbar ajoute dans ce contexte : « *les enfants ne connaissent pas l'Algérie, seulement le pays martyr de télé, Karima a dit : « Dans ton pays, on meurt tout le temps, si on y va, on va être tués, je veux pas y aller. » Il a pris des places pour lui, avec sa famille, il ira plus tard. Alger, Oran, Tlemcen, Hennaya, il aimerait rendre visite au maître, à Ténès, il est sûr qu'il le*

¹ Khatibi, A. « *Amour bilingue* ». Paris : Éditions de Minuit, 1983, 67. 28

² SEBBAR, Leila, HUSTON Nancy, Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil, Paris, Edition J'ai lu, 1999, p17

verra, dans la maison de sa mère, au vieux Ténès, il lui racontera ses années difficiles au pays. »¹

Ce passage illustre la distance entre les personnages et leurs pays d'origine. Ce qui nous rappelle l'exil géographique.

Nous constatons d'abord que les enfants ne connaissent l'Algérie qu'à travers la télévision, comme « *un pays martyr* » ce qui laisse comprendre qu'ils n'y sont jamais mis les pieds, ils ne l'ont pas vécu, juste une connaissance lointaine et pas directe.

Ensuite, Karima exprime une peur très forte d'y retourner, ce qui le montre le passage : « *on va être tués, je ne veux pas y aller.* »

Cette peur est tellement grande qu'elle l'empêche d'envisager un retour physique. C'est une barrière invisible infranchissable qui maintient la distance.

Même si Tarik a pris des places pour l'Algérie dans le passage : « *Il a pris des places pour lui, avec sa famille, il ira plus tard.* » en citant les villes qu'il veut visiter comme Alger, Oran, Tlemcen, cela montre le désir de retour, comme un projet, et une forte envie, mais pas encore une réalité concrète. Il y a une envie de retrouver ces lieux, de revoir la famille, de prendre des nouvelles, retrouver la nostalgie, ainsi que le passé, mais hélas cette envie est reportée.

Enfin, cet extrait nous montre que l'Algérie est lieu lointain, et parfois effrayant, y retourner est plus qu'un désir mais un rêve qui n'est pas encore devenu réalité, pour ces personnages (Tarik, Fatima). Ils sont loin de leur terre, et subissent une pression voire une violence faite au corps et à l'esprit également Leila sebbar a vécue l'exil à jeun âge depuis la naissance et pendant son enfance en Algérie française a cause l'entourage et le milieu familial fermé et encadré par son père et la politique de déracinement appliqué par le colonisateur français.

« Mon père, avec lui, nous sépareit de sa terre, de sa langue. Pourtant tout autour de l'école c'était l'arabe. Les murs n'étaient pas épais... la maison de l'école, la maison de ma mère, n'interdit pas l'arabe »².

¹ <https://www.leila-sebbar.fr/> consulté le 12/03/2025 à 12h. 29

¹ Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » Edition Julliard, p42/43.

L'autrice parle sur le silence de son père qui ne voulait pas que sa fille Leïla, apprendre et parler sa voix, ou il la sépare de son héritage absolu ; de sa langue maternelle, sa culture. Pourtant autour de leurs foyer et l'école tout le peuple algérien parle l'arabe et derrière les murs il circule que la langue arabe elle pouvait entendre termes de la langue locale.

Cela montre que la culture arabe était toujours présente, même si la politique française de déracinement appliquée en Algérie et le silence de son père qui ne dise rien sur son histoire, enfance, culture.

A la maison, la mère, elle ne disait rien contre l'arabe, elle l'interdisait pas. Cela montre qu'il y avait une déférence entre le père et la mère car son père voulait couper les liens avec la langue arabe par contre sa mère française était plus ouverte.

A decorative scroll graphic with a black outline and a light gray shadow. The scroll is unrolled in the center, revealing the word "Conclusion" in a bold, italicized serif font. The left and right ends of the scroll are rolled up, with the top edge of the scroll visible on the left and the bottom edge visible on the right.

Conclusion

Ce mémoire a exploré en profondeur le thème de l'exil linguistique et identitaire tel que Leïla Sebbar le dépeint avec une grande sensibilité dans son œuvre « *Je ne parle pas la langue de mon père* ». Nous avons vu comment l'auteure, née d'une mère française et d'un père algérien, se retrouve à un carrefour identitaire, tiraillée entre deux cultures, deux langues et des mémoires souvent contradictoires.

Le cœur de cet exil n'est pas géographique, mais profondément intime et intérieur. Leïla Sebbar met en lumière la douleur de ne pas avoir parlé la langue de son père, une langue qui représentait bien plus qu'un simple moyen de communication. C'était un symbole d'appartenance, un héritage précieux perdu, une part essentielle de son identité qui l'a laissée en quête d'un lien profond avec ses racines.

Comme nous l'avons souligné, ce roman est une tentative courageuse de combler ce vide. En écrivant, Leïla Sebbar interroge les silences familiaux, notamment ceux de son père qui, par ses choix et sous l'influence de la politique de déracinement coloniale, l'a éloignée de sa langue et de sa terre. Malgré cette coupure voulue, la présence persistante de la culture arabe autour d'elle, même derrière les murs de l'école ou de la maison, témoigne de la résilience d'une identité qui ne peut être totalement effacée.

En définitive, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » est bien plus qu'une simple autobiographie. C'est une réflexion poignante sur la construction de l'identité, une identité qui n'est pas figée mais en constante évolution, nourrie par le manque, les souvenirs et un désir incessant de comprendre et de se reconnecter à son héritage. L'œuvre de Leïla Sebbar nous invite à comprendre que la langue est l'outil fondamental qui véhicule l'identité d'origine, un lien direct et essentiel vers nos racines, et que sa perte, même partielle, laisse une empreinte immortelle sur l'être.



Bibliographie

- Arendt, H. Les origines du totalitarisme. Paris : Seuil. 1951, p.286.
- Bachelard Gaston, le récit poétique, 1957. (Reed, 1983)
- Bonn, Charles. Le Roman Algérien de Langue Française : Vers un espace de communication littéraire décolonisé p19.
- Calvet, L.-J. « Pour une écologie des langues du monde. Paris : Plon.2002, p.89
<https://www.leila-sebbar.fr/> consulté le 12/03/2025 à 12h.
<https://www.leila-sebbar.fr/> consulté le 12/03/2025 à 12h. 29
- J. « Pour une écologie des langues du monde. Paris : Plon.2002, p.89. 28 Kateb Yacine, *_Nedjma_*, éditions de Minuit, 1956, p. 48. 27
- J.YvesTadié, le récit poétique, Paris. Gallimard,1994. p.48.
- Joseph Brodski, *_L'exil et la langue_*, Éditions Gallimard, 1987, p. 112 30
- K hatibi, A. (1983). *Amour bilingue*. Paris : Éditions de Minuit. 1983, p.112 31
- Kateb Yacine, *_Nedjma_*, éditions de Minuit, 1956, p. 48
- Khadra, Y. *Les Hirondelles de Kaboul*. Paris : Julliard. 2002, p.127.
- Khatibi, A. *Amour bilingue*. Paris : Éditions de Minuit, 1983, 67. 28 .
- Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard, 1988, p67.
- Leila Sebbar, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » *Edition Julliard*, p42/43.
- Leila Sebbar, *Regard de l'exil*. Entretien réalisé par Monique Houssin, *Regards* 36, juin 1998.
- Lévi-Strauss, C., *L'Identité*, PUF, 1977, p. 9.
- Lire l'article « Leïla Sebbar : la mémoire traversière » de Catherine Simon sur *Diakritik*, le 26 novembre 2016
- Memmi, A. *Portrait du décolonisé*. Paris, Gallimard. 1974, p98.
- Said, E. *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Paris : Actes Sud. 2000, p.173.
- SEBBAR, Leïla, HUSTON Nancy, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Edition J'ai lu, 1999, p17
- SEBBAR, Leïla, HUSTON Nancy, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Edition J'ai lu, 1999, p17



Table des matières

Dédicaces

Remerciements

Introduction 01

Premier chapitre : l'espace culturel.

1. Définition de l'espace..... 04

2. L'espace de soi culturel..... 05

3. L'espace de l'autre culturel 08

4. L'interaction entre les deux espaces..... 12

5. L'espace d'appartenance 13

Deuxième chapitre : l'expression de l'exil

1. l'exil 15

1.1. L'exil identitaire..... 17

1.1.1. L'identité 17

1.1.2. L'identité algérienne face au déracinement 17

1.2. L'exil linguistique 20

1.3. L'exil géographique 25

Conclusion générale 28

Bibliographie

Table des matières

Résumé

Notre mémoire, explore l'exil linguistique dans le roman « *Je ne parle pas la langue de mon père* » de Leïla Sebbar, non comme un simple déplacement, mais comme une fracture intime et un deuil de la langue maternelle absente. L'œuvre met en lumière la douleur de ne pas avoir appris la langue du père, un symbole d'appartenance et d'héritage perdu. Le silence du père concernant sa langue algérienne crée un vide profond et un sentiment d'étrangeté pour la narratrice dans son propre pays d'origine. Malgré cette coupure, la culture arabe demeure une présence résiliente, témoignant d'une identité qui ne peut être effacée. Le roman dépeint une quête de reconnexion aux racines et la construction d'une identité plurielle, tiraillée entre deux mondes. L'écriture devient alors un moyen puissant de combler ce vide, permettant d'entendre la voix de l'héritage paternel dans la langue de la mère. En définitive, l'œuvre souligne que la langue est un outil fondamental pour l'identité, et sa perte, même partielle, laisse une empreinte durable sur l'être.

Les mots clés : Exil linguistique, Identité, Fracture intime, Racines, Transmission, Mémoire.

Abstract

Our thesis explores linguistic exile in Leïla Sebbar's novel « *Je ne parle pas la langue de mon père* » not merely as a displacement, but as an intimate fracture and a mourning for the absent mother tongue. The work highlights the pain of not having learned the father's language, a symbol of belonging and lost heritage. The father's silence regarding his Algerian language creates a profound void and a feeling of estrangement for the narrator in her own country of origin. Despite this rupture, Arab culture remains a resilient presence, bearing witness to an identity that cannot be erased. The novel depicts a quest for reconnection to roots and the construction of a plural identity, torn between two worlds. Writing then becomes a powerful means to fill this void, allowing the voice of the paternal heritage to be heard in the mother's language. Ultimately, the work emphasizes that language is a fundamental tool for identity, and its loss, even partial, leaves a lasting imprint on one's being.

Keywords: Linguistic exile, Identity, Intimate fracture, Roots, Transmission, Memory.